

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 30 (1962)  
**Heft:** 10

**Artikel:** La nuit de Saint-Jean  
**Autor:** Gérard, R.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-569580>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La nuit de Saint-Jean

Jean-Pierre n'avait pas prévu de passer la nuit à Saint-Jean. Son itinéraire de vacances était marqué d'étapes précises dans des bourgades assez importantes pour lui assurer un choix d'hôtels confortables. Il aimait explorer une province à pied, sac au dos, et savait se contenter pour le déjeuner d'une ferme ou d'une auberge de rencontre, mais n'allait pas jusqu'à négliger l'assurance de dîners copieux et de lits préparés. C'était un garçon trop sage et conventionnel pour admettre le camping.

Pourtant, ce jour-là, il s'était exposé inconsidérément à l'imprévu. Malgré la perspective d'un trajet assez long, il n'avait pu résister à l'invite d'une rivière coulant sous la fraîcheur des saules. La chaleur était écrasante, le paysage monotone, l'ombrage rare, et la rivière était si jolie, riieuse, mystérieuse et calme. Il lui avait livré son corps nu, et ce garçon de vingt ans qui méprisait l'amour avait songé en souriant que pour la volupté aucun lit ne valait celui d'une rivière.

Faut-il expliquer pourquoi Jean-Pierre avait de telles opinions? C'est qu'il ne se connaissait pas encore et qu'une stricte éducation avait engourdi sa sensualité. Il risquait fort, comme beaucoup d'autres, de ne la sentir s'éveiller qu'après avoir perdu jeunesse et beauté et constaté le vide d'une vie trop raisonnable. Quelques rares expériences sentimentales avec de sottes jeunes filles et deux rencontres dénuées de tous sentiments avec des professionnelles de l'amour lui avaient bien démontré ce qu'il n'aimait pas mais ne lui avaient pas révélé ce qu'il était capable d'aimer. Ce n'était pas un garçon à complexes, il en avait déduit que les questions sexuelles ne l'intéressaient pas, et ses études, sa famille, un peu de sport, suffisaient à combler ses aspirations. Si, parfois, une insatisfaction, un élan vers l'inconnu, le sortaient de sa placidité, il ramenait cet état à des causes digestives et refusait de s'en inquiéter.

Cette froide tranquillité, se traduisit dans son sourire lorsqu'il sortit nu du lit de la rivière. Et le démon de l'été qui passait par là à ce moment en fut offusqué. Le démon de l'été est l'esprit de la volupté. Il ne peut supporter qu'un beau corps de vingt ans dédaigne ses pouvoirs. Il résolut donc de ce venger et d'attirer aussitôt Jean-Pierre sur son domaine où des pièges étaient préparés.

Quand Jean-Pierre rejoignit la route, l'heure était si avancée qu'il n'osa en croire sa montre. Et le ciel ne pouvait pas le rassurer car un nuage violet l'avait envahi et avançait le crépuscule. La chaleur stagnait sur la route, rendant la marche lourde, pesant sur les épaules. Une borne lui indiqua que le bourg prévu était encore à 8 kilomètres mais qu'à 2 kilomètres sur la droite un village nommé Saint-Jean offrait la tentation du repos proche. Derrière une colline, sur le plus clair du ciel, un clocher se détachait déguisé en phare pour navire en détresse. Jean-Pierre hésita. A ce moment, complétant l'illusion, un éclair raya le ciel et le vent transforma les herbes en vagues menaçantes. Le tonnerre gronda très loin. Un village imprévu pour passer la nuit offrait moins de risques que 8 kilomètres de route sous la pluie et la nuit. Voilà comment Jean-Pierre s'engagea sur le chemin de Saint-Jean.

Une bohémienne le croisa. Ses hanches dansaient sur ses jambes longues. Le démon de l'été qui avait guidé ses pas assistait à leur rencontre caché sous une touffe de lavandes. Jean-Pierre aurait voulu se renseigner sur le village, mais quand il vit le sourire des lèvres trop rouges et l'éclat des yeux noirs, il craignit d'en obtenir plus qu'il n'aurait demandé et détourna son regard. «Beau garçon, veux-tu connaître la bonne aventure?» demanda la bohémienne.

«Merci, je n'aime pas l'aventure, même si elle est bonne» répondit Jean-Pierre. Et il hâta le pas.

La jolie fille soupira. Elle avait fait en vain l'accroc à son corsage qui dévoilait son sein. Elle remarqua les cuisses dorées et les reins minces du garçon qui s'éloignait, et soupira de nouveau sur le bord du chemin.

Le démon de l'été soupira en même temps. «C'est manqué!» songea-t-il. Puis, voyant le regard rêveur de la bohémienne : «Et c'est mon appât qui est pris au piège ! Évidemment, je dois le reconnaître, entre les deux, je n'hésiterais pas non plus . . .»

Mais le démon de l'été ne se décourageait pas pour si peu.» Attends mon garçon, ce n'est pas fini. Les moyens communs ne réussissent pas avec toi, mais je vois ce qu'il te faut. Je vais te préparer un miroir et même, pourquoi pas, un miroir double. Par Saint-Jean, il faudra bien que tu y tombes !».

Son rire se confondit avec le grondement de l'orage. Jean-Pierre sentit un vent brûlant le poussant sur la route, caressant ses cuisses au passage et soulevant devant lui la poussière. Le démon joyeux allait lui préparer l'étape.

\*

Saint-Jean était désert. L'orage assombrissait le crépuscule. Le chemin caillouteux passait entre des maisons endormies, des façades closes. Sur la place du village, une fontaine chuchotait, rêveuse. L'auberge se distinguait par deux tables de fer exposées sur son seuil, dissimulées derrière trois caisses de fusain. Comme le reste du pays, elle semblait enchantée, endormie depuis plusieurs siècles. Pourtant, quand Jean-Pierre pénétra dans la salle obscure, il fut accueilli par des bruits de casseroles venant de l'arrière-boutique. Et la grosse dame qui parut derrière le comptoir était bien réelle. Elle tourna un commutateur, chassant d'un coup l'enchantement, et son accent chantant, plus encore que l'électricité dissipa les ombres inquiétantes.

«Eh ! tiens, ce jeune Monsieur ! Arrivez-vous de ce pas ? J'étais prise par ma cuisine. Qu'est-ce que je peux vous servir ? Eh ! ce n'est pas pour une chambre au moins ?».

Jean-Pierre convint qu'une chambre était pourtant son vœu principal.

«Eh ! là, mon pauvre jeune homme ! Vous tombez bien mal. Dix mois de l'année je ne vois pas un client et aujourd'hui la maison est trop petite. Songez donc ! Dans les trois chambres j'ai dû loger toute une famille avec des enfants, et encore ces deux garçons qui viennent d'arriver. Ah ! si vous étiez venu avant eux . . . Mais non, qu'est-ce que je dis ? Vous auriez eu la chambre, mais ils auraient été deux dehors. Tandis que

vous... Ah ! c'est bien dommage ! Je peux vous donner à dîner. Ça, un de plus ou un de moins, ça ne compte pas. Mais pour dormir, que feriez-vous ? Le sol est en pierre et mes chaises en fer. Vous avez beau être jeune !... Vous devrez aller jusqu'au bourg. Ça fait bien deux heures en marchant vite. Et, là-bas, vous aurez... Mais que dis-je ? Pauvrette de moi ! Voici l'orage qui gronde et il fait noir comme en décembre. Mon garçon, vous êtes mal parti ! Sainte Vierge, quoi faire pour vous ? Attendez : sur la chambre du devant, j'ai mes voyageurs, derrière leurs trois enfants, pauvres mignons ! Et la chambre du fond pour les deux garçons qui vous ressemblent. Enfin, je veux dire qu'ils ont les jambes nues comme vous et un sac comme le vôtre. A part cela, je ne vois que mon lit. Et, Seigneur ! depuis vingt ans que je suis veuve, ce n'est pas encore avec vous que j'oublierai mon pauvre Alphonse ! Pardon, Monsieur, je parle, je parle... Mais, tenez, voilà justement les deux garçons qui redescendent. Il me vient une idée. Oh ! elle vaut ce qu'elle vaut, mais, à moins que vous préféreriez marcher sous l'orage, je n'en vois pas d'autre. Eh ! Messieurs, venez voir. Non, non, ce n'est pas pour remplir vos fiches, ça, ici, on s'en moque un peu. Mais voici un bien gentil garçon qui me réclame à coucher et je n'ai rien pour lui. Ça ne serait pas chrétien de le mettre dehors par ce temps. Alors, je pense que vous avez un très grand lit et, entre garçons, ça n'a pas d'importance. Arrangez-vous ensemble et, foi de Mère Sidonie, je ne vous prendrai pas plus cher pour la chambre à trois qu'à deux. Vous vous arrangerez pour ça aussi. Seigneur ! Je sens que mon civet manque de jus. Excusez-moi. Si vous voulez boire quelque chose, venez me demander à la cuisine...»

La grosse dame tangua vers la porte du fond et Jean-Pierre se trouva devant deux jeunes hommes aussi interloqués que lui. La situation était un peu embarrassante. Jean-Pierre tenta un timide sourire : «Excusez cette dame, elle a cru bien faire, mais je ne voudrais pas vous déranger et je me rends compte que sa proposition est impossible. Je vais repartir et j'arriverai peut-être au bourg avant la nuit».

«Attendez donc !»

Celui qui semblait l'aîné des deux garçons contemplant Jean-Pierre avec un léger sourire, comme si une idée l'amusait.

«Je ne vois pas ce que la proposition de la brave madame Sidonie peut avoir d'impossible. Arriver au bourg avant la nuit et l'orage est une illusion. A vous de choisir entre cette promenade et l'inconfort d'une nuit avec nous. Mais, pour nous, ce serait un remords de vous voir partir. N'est-ce pas ton avis, Alain ?».

Alain semblait moins enthousiaste. Il lança un regard de reproche à son ami, mais il lui était évidemment difficile de dire le contraire. Il répondit donc gentiment : «Bien sûr, vous ne pouvez partir par ce temps. Restez donc avec nous. J'espère que, comme a dit la bonne dame, on pourra «s'arranger»».

Jean-Pierre hésitait. Mais à ce moment, la pluie crépita sur le seuil et le tonnerre gronda.

«Eh ! bien, soit, j'accepte. Je me ferai le plus petit possible. Et, pour le prix de la chambre, je tiens, bien entendu, à partager avec vous comme vous l'entendrez».

«Nous avons le temps de parler de cela. Venez, je vais vous conduire à la chambre, vous déposerez votre sac. Alain veux-tu commander l'apéritif pendant ce temps ?».

Il conduisit Jean-Pierre par un escalier obscur jusqu'à ce qu'il nomma leur dortoir et, le laissant se laver les mains, redescendit aussitôt. Madame Sidonie avait peut-être un peu exagéré sur la possibilité qu'ils auraient d'être logés à l'aise. Si la chambre était très grande, le lit haut et couvert d'édredons ne semblait pas trop large pour deux. A l'idée de cette cohabitation, Jean-Pierre éprouva une petite émotion, comme une excitation nerveuse qu'il ne s'expliqua pas. «Je deviens sensible à l'orage», songea-t-il.

Il redescendit bientôt vers la salle commune. Au tournant de l'escalier, il aperçut les deux amis assis devant une table.

Ils interrompirent leur conversation en voyant Jean-Pierre avancer. «Soyez le bienvenu. Voulez-vous prendre l'apéritif avec nous ? J'ai prévenu la mère Sidonie de notre arrangement et elle a déjà décidé de nous mettre à la même table. Cela ne vous dérange pas ? D'ailleurs, puisque nous devons passer la nuit ensemble ne serait-il pas mieux d'être comme de vieux amis ? Cela supprimera toutes les petites gênes. D'accord ? Alors, moi je me nomme Jacques, je vous présente Alain. J'ai 28 ans, il en a 23 et nous sommes deux amis avec des A majuscules. Je suppose que vous comprenez ? Non, c'est sans importance, ça viendra. Maintenant, à vous de parler, et d'abord que voulez-vous boire ?».

Jean-Pierre éprouvait de nouveau cette petite excitation sous la peau, comme une angoisse agréable. Mais il refusait d'analyser, de penser, de voir l'évidence et surtout de reconnaître son propre trouble.

Le dîner aidant, il parvint à se détendre. La gentillesse d'Alain et de Jacques avait rendu facile leur projet d'être ensemble comme des amis de longue date. Jean-Pierre lui-même savait être un camarade charmant et, sauf pour les questions sexuelles, il, avait beaucoup de naturel. Deux heures plus tard, trois amis très gais montaient se coucher, bras dessus, bras dessous.

Etait-ce la fraîcheur de la chambre, l'intimité du lit ouvert les attendant, mais, sitôt la porte refermée, Jean-Pierre retrouva la sensation de gêne, de trouble et d'exaltation qui l'avait quitté durant le dîner. Les regards que les deux garçons posaient sur lui en étaient peut-être cause. Etait-ce le vin qui les faisait briller tandis qu'il ouvrait sa chemise ? Il n'osa la retirer.

«Si vous voulez faire un peu de toilette, allez-y le premier. Je ne sais si j'ai mis ma brosse à dents dans le sac d'Alain ou dans le mien.»

Jean-Pierre eut vite expédié cette toilette sommaire. Etre seulement torse nu sous les regards qui lui semblaient curieux le troublait comme une indécence. Tandis que Jacques prenait sa place devant le lavabo, il n'osait se dévêtir davantage et s'attardait à ranger son sac.

«Quelle place du lit préférez-vous ?» demanda-t-il enfin.

«Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais être au fond», répondit Jacques.

«Personnellement, ajouta Alain, j'aimerais beaucoup être au bord, cela vous dérange-t-il ?»

«Je serai donc au milieu, ça sera très bien», répondit Jean-Pierre, mais cette idée accentua les battements de son cœur. Il se décida à se déshabiller et, ayant gardé son slip, se glissa sous les draps.

Jacques n'avait pas tant de pudeur et, complètement nu, s'aspergeait d'eau froide. Jean-Pierre ne put s'empêcher d'attarder ses regards sur ce beau corps. Jacques avait la peau brune et lisse, des muscles fins bougeaient sur son dos large, sur ses reins minces. La marque du slip plus claire faisait paraître ses fesses plus nues. Jean-Pierre rougit violemment en rencontrant dans le miroir le regard amusé de Jacques. Puis ce fut le tour d'Alain de se nettoyer brièvement et lui aussi se mit nu. De peau plus claire, de poils blonds, il paraissait plus mince, moins athlétique que Jacques, mais son corps fin était aussi musclé et ses fesses plus rondes étaient veloutées d'un duvet d'or pâle. Jean-Pierre observait maintenant sous ses paupières mi-closes et feignait d'être déjà assoupi. Il dut pourtant s'éveiller lorsque les deux garçons vinrent s'allonger à son côté.

«Nous n'avons pas besoin de draps ni de couvertures, affirma Alain en les rejetant. On crève de chaleur.»

«Et vous n'allez pas garder votre slip, ajouta Jacques. Entre nous ça serait ridicule, vous voyez bien qu'on ne se gêne pas.»

Jean-Pierre s'exécuta. Refuser eût été plus difficile encore que de se dénuder, ce qui pourtant l'emplit de trouble. Alain éteignit la lumière, mais la chambre n'était pas sombre et des éclairs fréquents l'illuminaient. L'orage, qui s'était éloigné durant le dîner, revenait maintenant, plus violent. La pluie tombait, rageuse, et crépitait sur un toit voisin. L'atmosphère était lourde, étouffante. Le tonnerre éclatait de plus en plus fréquemment, de plus en plus proche. La promiscuité du lit énervait Jean-Pierre. Serré entre ces deux corps nus et chauds, il ne pouvait éviter que son épaule ne touche l'épaule de Jacques, que sa hanche et sa cuisse ne frôlent celles d'Alain. Il sentait un souffle court près de son oreille et, s'il avait tourné la tête, il aurait dû y mêler le sien. Des sensations contradictoires s'agitaient en lui : irritation, crainte de ces frôlements et, en même temps, un obscur désir, venu du plus profond de son ventre, de sentir ces attouchements se changer en étreintes, une voluptueuse tentation de céder à ces corps qu'il sentait tendus près du sien, de les saisir, désir qui faisait trembler ses mains.

Il y eut en même temps un éclair aveuglant, le tonnerre juste au dessus de la maison et la main d'Alain posés sur sa cuisse. Jean-Pierre eut un sursaut qui le jeta vers Jacques et sa bouche ouverte pour un cri rencontra la bouche de Jacques qui changea ce cri en gémissement heureux.

La main d'Alain remontait vers son ventre, l'autre main glissait sous ses reins. Un bras de Jacques enserrait ses épaules, l'autre main descendait vers son ventre. Alors, la volonté l'abandonna et libéra ses mains qui partirent à leur tour à l'aventure . . .

\*

Le rayon de soleil, traversait la fente des persiennes et gagnait lentement le long du lit, comme s'il n'osait avancer sur ce champ de bataille ou les draps roulés en boule et le matelas déplacé témoignaient d'une

nuit agitée. Il toucha enfin le visage de Jean-Pierre et l'éveilla. Jean-Pierre se retourna sur le ventre mais ne put se rendormir. Une sensation de joie intense le pénétra d'abord avant même le souvenir du lieu où il se trouvait. Ses deux bras s'écartèrent jusqu'aux bords du lit mais ne touchèrent que la toile rude du matelas. Alors, d'un bond, Jean-Pierre s'assit sur le lit.

Il était seul dans la chambre vide, la trop grande chambre où Jacques et Alain n'avaient laissé aucune trace de leur passage. Rien ne restait d'eux. Avaient-ils seulement existé ou n'étaient-ils que les personnages d'un rêve étrange ? Mais la merveilleuse sensation de bien-être subsistait dans le corps de Jean-Pierre. Non, cette lassitude, cette plénitude n'étaient pas les effets d'un rêve. Il caressa sa poitrine, son ventre, ses cuisses écartées, et les souvenirs lui revinrent en foule. Il gémit de plaisir à leur évocation. Son corps avait la mémoire de toutes les caresses, des baisers, des morsures, chaque partie de son corps avait frémi, s'était tendue, abandonnée, les moments de tendresse avaient succédé aux moments de passion préparant le retour d'autres mêlées.

L'image de ces deux corps, le brun et le blond, dont aucune part n'avait gardé de secret pour son corps, dansait encore sous les paupières closes de Jean-Pierre, et il crispa ses mains sur lui, croyant retrouver la forme de ces corps, croyant ressentir la chaleur de leurs mains.

Il gémit encore de plaisir et, soudain, se redressa. Où étaient-ils ? Partis, enfuis, sans un adieu ? Mais non, le jour pointait lorsqu'ils s'étaient enfin endormis. Et maintenant, il était encore tôt, ils n'avaient pas eu le temps de disparaître. Jean-Pierre consulta sa montre. Dix heures passé ! Ah ! ils étaient loin, sans doute. Ce bonheur si tard découvert, si totalement révélé, n'aurait pas de lendemain . . . Les envoyés du démon de l'été avaient joué leur rôle puis repris la route vers de nouvelles conquêtes. A quoi bon les poursuivre, vouloir prolonger l'enchantement ? Une phrase entendue la veille revint à l'esprit de Jean-Pierre, une phrase qu'il n'avait pas voulu comprendre alors : «Tu sais bien que rien n'a d'importance . . . pour nous deux» . . .

Et puis, qu'importait, après tout ? Il n'était pas nécessaire de retrouver les deux merveilleux garçons, mais de retrouver ce qu'ils étaient capables de donner. Et pour cela, des milliers d'autres beaux corps attendaient au long des routes, sur tous les chemins de l'avenir. Un nouveau Jean-Pierre était né dans la nuit de Saint-Jean et des possibilités de joies infinies.

Le plus urgent était de s'allonger dans le grand lit plein de souvenirs, de recenser tous les bonheurs découverts, tous les bonheurs à découvrir. Il n'y avait plus d'itinéraire prévu, d'étapes préparées sur la route des vacances et sur la route de la vie, seulement l'imprévisible et toujours neuve aventure.

Jean-Pierre se rendormit, souriant aux anges. Sous la fenêtre, la mère Sidonie chantonnait en remuant des casseroles.

. . . Et le démon de l'été dansait, léger, sur les prairies . . .

R. Gerard